

—J'ai tué celui de mes frères qui avait frappé bon maître, reprit le mendiant avec une sauvage énergie : Je suis fort !

Puis, adoucissant soudainement sa voix, il ajouta :

—Laissez-moi vous suivre, petit maître, je vous en prie, vous ne savez pas... j'aurais dû vous le dire plus tôt : la venue de la police à la maison de jeu n'était point l'effet du hasard. J'ignore quel était le but de votre ennemi, mais vous avez été attiré dans un piège.

—Qui vous le fait croire ?

—J'ai vu.

Ici le mendiant raconta l'incident de la lettre confiée à l'Auvergnat, et la lecture que celui-ci en avait faite à voix haute, en l'épelant, sur le parvis de Saint-Germain-des-Prés.

—Et vous êtes sûr que c'est Carral ? demanda Xavier indécis.

—C'est l'homme qui, depuis deux mois, s'est fait votre ami malgré vous ; l'homme dont je me suis délié, moi, dès le premier jour ; l'homme enfin qui était hier avec vous sur le balcon, et à qui vous avez eu l'imprudence de révéler ce que vous saviez de vos secrets, j'en suis sûr !

Xavier fut quelque temps avant de répondre, tant sa surprise était grande.

—Carral ! répéta-t-il enfin ; mais c'est impossible ! Quel intérêt aurait-il à me tendre des embûches ?

—Je ne sais, mais il l'a fait... je l'affirme !

—Mais cette lettre est de lui ! dit encore Xavier en montrant le message qu'il venait de recevoir et qui l'avait rendu si joyeux.

—N'allez pas ! n'allez pas ! s'écria Neptune. Cet homme est votre ennemi ! Il vous perdra !

Le jeune homme réfléchit un instant.

—J'irai, dit-il enfin d'un ton résolu : Quand même il y aurait vraiment péril !

Neptune secoua la tête avec tristesse.

—Ma voix ne peut rien contre le sentiment qui vous entraîne, murmura-t-il ; mais quelque chose me dit que ce n'est là qu'un appât de plus pour vous attirer au bord du précipice. Je vous suivrai, petit maître... ne vous récriez pas ! Je sais qu'il est des lieux où le pauvre noir n'a point le droit de se montrer. Je sais que ma présence serait pour vous un embarras, sinon une honte... mais je me cacherais : vous ne me verrez pas, personne ne me verra, à moins que !..

Il n'acheva point sa pensée.

—Où allez-vous ? reprit-il.

—Au château de Rumbrye, auprès d'A... dans le département de l'Eure.

—C'est bien. Vous avez perdu votre argent ; il vous en faut, en voici.

Quelque chose tinta sur la tablette de la cheminée. Le front de Xavier se couvrit d'une épaisse rougeur.

—Ne rougissez pas, dit doucement Neptune ; votre père m'avait donné plus que cela : il m'avait fait libre. C'est une dette que je paie.

A ces mots, il se dirigea vers la porte ; mais, au moment de passer le seuil, il se retourna :

—A quelle heure partez-vous demain ? demanda-t-il.

—Je ne sais... dans l'après-midi.

—Au revoir, petit maître ! avant de vous suivre, j'aurai le temps de consacrer quelques heures à ma tâche de chaque jour... Je chercherai votre mère.

XII

COURSE AU CLOCHER

Le lendemain de bonne heure, Neptune, appuyé sur son bâton, descendit les cinq étages de son grenier et commença sa journée.

Il avait déjà parcouru Paris bien des fois dans tous les sens durant ces vingt années. Il avait scruté chaque maison, examiné chaque femme dont l'âge et la tournure se rapportaient quelque peu au type qu'il s'était imposé pour jalon, à la mère de Xavier, en un mot, telle que son imagination la lui représentait. Nous n'étonnerons personne en disant que jamais nul résultat n'était venu récompenser sa constance.

Ce jour-là, il n'allait plus complètement au hasard. Il avait un indice, bien faible sans doute, mais cela suffisait pour exalter son courage.

Il se mit donc en quête, plein d'espoir, tâtant à chaque pas sa poche pour se bien assurer qu'il était toujours possesseur du fameux mouchoir de batiste aux initiales F. A.

Tout d'abord, et sans hésiter, il se dirigea vers le faubourg Saint-Germain, qui est la patrie des équipages armoriés.

Il connaissait la dame et la voiture ; mais les dames se lèvent tard, tandis que c'est le matin qu'on fait la toilette des équipages.

Il comptait plus sur la voiture que sur la dame, et son espoir ne devait point être trompé.

Après avoir erré inutilement pendant quatre ou cinq heures, fouillant du regard les cours de tous les hôtels et avançant la tête entre tous les battants des portes cochères, si bien qu'on l'eût pu prendre pour un de ces gueux embrigadés que la police emploie, dit-on, à divers usages, il arriva devant une sorte de palais, situé au milieu de la rue de Grenelle, et dont la noble architecture semblait faire honte aux hôtels voisins.

La porte cochère était entr'ouverte. Le mendiant y plongea son regard.

Il vit d'abord une chaise de poste, attelée de quatre bons chevaux, qu'inspectait avec soin un grand jeune homme à la tournure anglaise, en costume de voyage. Ce n'était point ce qu'il cherchait.

Il allait pour suivre sa route, lorsque le grand jeune homme ayant voulu jouer avec l'un des chevaux, celui-ci fit un saut en avant. Le chaise de poste s'ébranla et démasqua une charmante calèche qui, le timon en l'air attendait sans doute la brosse et l'éponge d'un valet.

A cette vue, le mendiant resta cloué à sa place.

Il examina de loin la calèche dans tous ses détails.

—C'est la même ! murmura-t-il enfin d'une voix que la joie rendait tremblante.

Il entra résolument dans la cour, et marcha vers le grand jeune homme, qui n'était autre que M. Alfred Lefebvre des Vallées, lequel, au lieu de son resplendissant costume de la veille, avait endossé la jaquette à l'anglaise, noué la cravate noire et chaussé la botte à cœur. Ainsi costumé, ce jeune monsieur n'avait point l'air moins sot qu'en habit de bal.

—Ma parole d'honneur ! dit-il en examinant Neptune à travers son lorgnon : Voici un moricaud qui a la barbe blanche ! le diable m'emporte si ce n'est pas drôle ! Je n'en avais jamais vu comme cela !

Le noir avançait toujours. Il s'arrêta en face de M. Alfred Lefebvre des Vallées. Celui-ci baissa son lorgnon.